

Le Collier de vérité

Texte de Sara Cone Bryant

Traduit par Élisée Escande

Il était une fois une petite fille qui mentait à plaisir. Cela ne paraît pas grand-chose à certains enfants de mentir ; et un petit mensonge, un gros au besoin, s'il les sauve d'une punition, s'il leur vaut un plaisir, leur semble ce qu'il y a de plus légitime au monde. Or, notre petite fille en était là. Pour elle, la vérité était une chose qui n'existait pas. Longtemps ses parents furent trompés par ses histoires, mais à la fin, ils s'aperçurent qu'elle leur en contait, et ils n'eurent plus la moindre confiance en elle. C'est bien terrible pour des parents quand ils ne peuvent ajouter foi aux paroles de leurs enfants.

Après avoir essayé inutilement de tous les moyens, le père et la mère de la petite fille résolurent de la conduire à l'enchanteur Merlin, qui était célèbre alors par toute la terre, et grand ami de la vérité.

Aussi lui amenait-on de tous les côtés les petits enfants menteurs pour qu'il les guérisse.

Il habitait dans un palais de verre dont tous les murs étaient transparents, et jamais il n'eut la pensée de déguiser une seule de ses actions, ou de faire croire ce qui n'était pas, ni même de le laisser croire en se taisant quand il aurait fallu parler. Il reconnaissait à l'odeur les menteurs à une lieue à la ronde ; et quand la petite fille arriva près de son palais, il fut obligé de faire brûler du vinaigre pour purifier l'air, car il se sentait devenir malade.

La mère voulut lui expliquer la vilaine maladie dont sa fille était atteinte, mais l'enchanteur Merlin l'arrêta dès les premiers mots.

— Je sais de quoi il s'agit, ma bonne dame. Il y a une heure que je sens venir mademoiselle, C'est une menteuse de première force, et elle m'a fait passer un mauvais moment.

La petite fille ne savait plus où se cacher. Elle se réfugia dans les jupes de sa mère qui l'abritait de son mieux. Le père se mit devant elle pour la protéger à tout risque. Ils avaient bien envie qu'on guérit leur enfant, mais doucement, et sans lui faire du mal.

— Ne craignez rien, dit Merlin en voyant la peur de ces gens. Que mademoiselle me permette seulement de lui faire un cadeau, qui, je crois, ne lui déplaira pas.

Il ouvrit une armoire et en tira un magnifique collier d'améthystes admirablement montées, avec une agrafe en diamants dont l'éclat éblouissait. Il le passa au cou de la petite fille, et, congédiant ses parents d'un geste bienveillant :

— Allez, dit-il, bonnes gens, et n'ayez plus de soucis. Votre fille emporte avec elle un sûr gardien de la vérité.

La petite fille, rouge de plaisir, se retirait en toute hâte, bien ravie d'en être quitte à si bon marché, quand l'enchanteur Merlin la rappela.

— Je viendrai chercher mon collier dans un an, lui dit-il en la regardant avec des yeux qui ne badinaient pas. D'ici là, je vous défends de le retirer une seule minute de votre cou. Si vous l'osez, malheur à vous !

— Oh ! je ne demande pas mieux que de le garder toujours. Il est si beau !

Le lendemain du jour où notre menteuse était rentrée chez elle, on l'envoya à son école, et comme elle avait fait une longue absence, toutes les autres petites filles s'empressèrent autour d'elle. Ce ne fut qu'une exclamation sur la beauté du collier.

— D'où vient-il ? Et toi-même, d'où viens-tu comme cela ? lui criait-on de tous côtés.

Revenir de chez l'enchanteur Merlin, on savait dans ce temps-là ce que cela voulait dire, car il était bien connu pour être le médecin des menteurs.

La demoiselle n'eut garde de se livrer ainsi :

— J'ai été bien longtemps malade, dit-elle effrontément, et pour ma convalescence, mes parents m'ont donné ce beau collier.

Un grand cri se fit entendre, poussé par toutes les bouches à la fois.

Les diamants de l'agrafe, qui jetaient des feux si vifs, s'étaient éteints tout à coup, et venaient de se changer en verre grossier.

— Eh bien ! oui, j'ai été malade. Qu'avez-vous à tant crier ?

Sur cette récidive, les améthystes se métamorphosèrent à leur tour en vilains cailloux jaunâtres.

Au-nouveau cri qui s'éleva, voyant tous les regards fixés sur son collier, elle y porta les yeux et frémit d'épouvante.

— Je suis allée chez l'enchanteur Merlin, dit-elle humblement.

À peine eut-elle confessé la vérité que le collier reprit toute sa beauté, mais les grands éclats de rire qui retentissaient autour d'elle l'humilièrent à un tel point qu'elle éprouva le besoin de se réhabiliter.

— Vous avez bien tort de rire, car il nous a parfaitement reçus, mes parents et moi. Il avait envoyé sa voiture pour nous chercher à la ville voisine, et vous pouvez croire que c'est une belle voiture. Six chevaux blancs ! et des coussins de satin rose avec des glands d'or ! Quand nous sommes arrivés, il est venu au-devant de nous dans le vestibule et...

Les rires qu'on étouffait à grand-peine devinrent si bruyants qu'elle s'arrêta tout interdite, et jetant encore une fois les yeux sur le malheureux collier, elle eut un nouveau frisson.

À chaque détail qu'elle inventait, le collier s'allongeait, s'allongeait !

— Tu nous en dis plus qu'il n'y en a ! s'écrièrent les petites filles.

— Eh bien ! j'en conviens, nous sommes arrivés à pied, et nous sommes restés cinq minutes.

Le collier remonta sur-le-champ à son poste.

— Et le collier, le collier, d'où vient-il ?

— Il me l'a donné sans rien dire, proba...

Elle n'eut pas le temps d'en dire davantage. Le fatal collier se rétrécissait, se rétrécissait, si bien qu'il lui serrait la gorge horriblement, et que déjà elle tirait la langue.

— Tu ne nous dis pas tout ! crièrent les autres.

Et elle se dépêcha, pendant qu'elle pouvait encore parler, de leur jeter ces mots :

— Il a dit que j'étais une menteuse de première force.

Délivrée du lien qui l'étranglait, elle continua en pleurant de honte et de douleur :

— C'est pour cela qu'il m'a donné ce collier. Il a dit que c'était un gardien de la vérité, et j'ai été une fière sotte de me réjouir.... Me voilà belle maintenant !

Ses petites compagnes compatirent à sa peine, car, en bonnes filles qu'elles étaient elles se mettaient à sa place.

— Tu es bien bonne, lui dit la plus éveillée. À ta place, j'aurais bientôt envoyé promener le collier. Qui t'empêche de l'ôter ?

La pauvre petite se taisait, mais le collier se mit à danser, à danser-tant, et tant, et tant que les pierres, en s'entre-choquant, faisaient un bruit infernal.

— Il y a quelque chose que tu ne nous dis pas, reprit la bande remise en gaieté par cette danse extraordinaire.

— C'est une idée que j'ai comme cela de le garder.

Les diamants et les améthystes dansaient et se heurtaient toujours.

— Tu as une autre raison !

— Allons, puisqu'on ne peut rien vous cacher, il m'a défendu de l'ôter, sous peine d'un grand malheur.

Et le collier se calma subitement.

Vous concevez maintenant qu'avec un camarade de ce genre-là, qui se métamorphosait quand on trahissait la vérité, qui s'allongeait quand on y ajoutait, qui se rétrécissait quand on en retranchait, et qui se mettait à danser quand on la taisait, un camarade dont on ne pouvait pas se débarrasser, par-dessus le marché, il n'était plus possible, même à la menteuse la plus déterminée de ne pas marcher droit dans le chemin de la vérité. Qu'arriva-t-il ? Quand elle se fut habituée à dire toujours la vérité, elle s'en trouva si bien, elle se sentit la conscience si légère et l'âme si tranquille qu'elle prit le mensonge en horreur pour lui-même et que le collier n'avait plus rien à faire à son cou. Aussi, bien avant l'année écoulée, on vit arriver l'enchanteur Merlin qui avait besoin de son collier pour un autre enfant menteur, et qui savait qu'il n'était plus utile là où il l'avait mis.

Ce qu'est devenu ce merveilleux collier de vérité, personne n'a pu me le dire. On le cherche encore, et si j'étais un petit enfant menteur, je ne serais pas tout à fait rassuré, car on pourrait bien le retrouver.